

LE VOYAGE HIPPIE, HIER ET AUJORD’HUI

FRÉDÉRIC MONNEYRON et MARTINE XIBERRAS
UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN-VIA DOMITIA
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3

Abstract - The hippie journey concentrates and summarizes the hippie philosophy and way of life. Several well-known mottos, such as “make love, not war”, or “go through the doors of perception”, describe the initiatory forms and social functions of travel reinvented by hippie communities. However, if the emblematic destinations of hippie travel still remain today, the aura of the “inner journey” or the “mythical Orient” persist only as pale reflections or clichés for mass tourism.

Keywords: imaginary; hippy; counter-culture; travel; tourism.

Le voyage hippie, concentre et résume la philosophie, ainsi que le mode de vie hippie, contenus en une seule devise bien connue comme “make love, not war”. Or, pour appliquer ce *flower power*, il est nécessaire d’apprendre à voyager... “Franchir les portes de la perception”, autre maxime qui inspira le nom du groupe de rock des *Doors*, demeure le maître mot et la méthode de ce décentrement épistémologique nécessaire au voyage hippie¹. Un même schème permet de définir cette révolution des sens annoncée et travaillée de multiple manières et sur différents plans (Leary 1979, pp. 318-319).

L’expérience du dérèglement des sens et du transport de l’âme est considérée comme l’expérience initiale, comme un développement de “soi”, mais en interaction forte avec les autres, les *sisters* et les *brothers*. La dimension religieuse ou mystique, l’extase cosmique et sociale viennent de surcroît². La conception politique, paix entre tous les peuples, et douceur de la parole pour le règlement des conflits, s’obtiennent par effet “boule de neige” (Rubin 1971). Les dimensions économique (partage, dénuement), esthétique (beauté du naturel, symbole les fleurs), et du lien social (esprit collectif et communautaire, néo-tribalisme/universalisme) forment ensemble un modèle complet d’utopie, que différentes communautés appliqueront à leurs façons.

Apprendre à franchir les frontières permet d’initier à l’amour cosmique et universel et se décline ainsi sur le monde social en son entier, amour de soi et des autres, des autres nations, et des autres peuples, surtout lorsqu’ils sont opprimés: les “Viets”, les Noirs, les indiens “Peaux-Rouges”, ou lorsqu’ils permettent encore de rêver comme les Indiens de l’Inde...

Les hippies avaient donc leurs destinations privilégiées pour effectuer ces voyages géographiques et initiatiques. Des lieux choisis parce qu’ils conjugaient souvent à la fois leur rêve de paradis, certes bientôt artificiels, et surtout leur désir de valeurs spirituelles recherchées et incarnées dans d’autres cultures: l’Inde, bien entendu, mais aussi le Mexique ou encore le Maroc, puis, dans les années 70, la Thaïlande. A l’intérieur de ces pays, des villes ou des lieux

1. Sur une proposition de Jim Morrison, ils choisirent de s’appeler *The Doors*, car ce nom renvoie à un livre d’Aldous Huxley, *The Doors of Perception*, où l’auteur narre son expérience des drogues, titre lui-même inspiré d’un vers du recueil de poème *Le Mariage du Ciel et de l’Enfer*, de William Blake: “If the doors of perception were cleansed, every thing would appear to man as it is: infinite” (“si les portes de la perception étaient purifiées, toute chose apparaîtrait à l’homme telle qu’elle est infinie”).

2. Selon l’expression de Jack Kerouac, “Regarder Dieu en face” doit modifier radicalement nos relations à Autrui et à la Nature.

avaient plus encore leur préférence comme Goa, Marrakech ou encore l'île de Phuket, comme autant de visions paradisiaques de lieux quasiment sacrés incarnant leurs propres rêves de réenchâtement terrestre.

Aux États-Unis ou en Europe, leurs pas les entraînaient vers des sites dont la beauté naturelle était synonyme de *good vibrations*, comme Carmel, alors village de pêcheurs sur la côte californienne, à quelque vingt kilomètres de Monterey; Laguna Beach au sud de l'agglomération de Los Angeles où résida un temps Timothy Leary; et Ibiza, une des îles des Baléares, rendue célèbre, par le film de Barbet Schroeder, *More*.

1. Voyage et communauté

Sans doute le voyage hippie a-t-il pu avoir des fonctions assez pratiques comme de relier entre elles, dans le contexte même de l'institution d'une économie parallèle, les communautés hippies qui se fondaient alors, avant que le nomadisme communautaire ne devînt un mode de vie. Car il fallait aussi voyager pour rejoindre les grands rassemblements hippies, comme le "Summer of Love" de l'été 1967, dans le quartier de Haight Ashbury, à San Francisco, ou les grands concerts comme le Festival de Woodstock en 1969 ou ceux de l'Île de Wight, au sud du Royaume-Uni en 1969 ou 1970. "Le voyage était si nécessaire à notre communauté (avec des maisons à Balack Bear, Olema, Oakland et San Francisco) que l'idée d'une caravane vit le jour tout à fait naturellement dans notre vie", rappelle P. Coyote dans l'histoire de la vie de sa propre communauté (Coyote 1998, p. 216). Et cela, même s'il reste encore dans cette migration nécessaire d'une communauté à l'autre, quelque chose d'un voyage plus symbolique, puisqu'il ajoute : " Le projet initial était de célébrer le solstice d'été à Libré, la communauté du Colorado où Fosmo et moi-même avons été accueillis si froidement lors de notre voyage vers le Sud-Ouest en territoire Hopi " (Ibidem).

Dans sa formulation première, le voyage hippie est en effet, un voyage géographique en relation isomorphe avec un voyage intérieur. Et, en ce sens, il est un voyage initiatique. Il est le rite que le hippie se doit d'accomplir pour se mettre en accord avec sa doctrine, comme il en va pour tout processus initiatique quel qu'il soit. Voyager, planer, monter vers d'autres lieux plus paradisiaques, plus sacrés. "L'ascension constitue bien le "voyage en soi", le "voyage imaginaire le plus réel de tous"" (Bachelard 1990) dont rêve la nostalgie innée de la verticalité pure, du désir d'évasion au lieu hyper, ou supra, céleste" (Durand 1984, p. 141).

2. Le Voyage intérieur

C'est assez logiquement, que le voyage à l'intérieur de soi-même des hippies, le *trip*, que permet le LSD, ce dérèglement des sens ou "ce sentiment océanique" (Airault 2002, p. 56), peut aussi s'accompagner d'un voyage géographique qui aboutit à la même expérience de décentrement des sens et du "soi".

Voyages spirituel et spatial représentent ainsi tout deux des voyages initiatiques. Belle approximation au demeurant de ce "trajet anthropologique", "c'est-à-dire l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social", dont parlent Gaston Bachelard et Gilbert Durand (Durand 1984, p. 38).

Dans les sociétés modernes, les rites de passage qui marquaient autrefois les âges de la vie se sont brouillés à tel point qu'ils semblent avoir disparu. Le passage de l'adolescence à l'âge adulte, notamment, n'étant plus assuré collectivement, il est nécessaire que les jeunes trouvent une façon, une forme de reconnaissance, et "se donnent ce droit de passage à eux-mêmes", par des rites réinventés collectivement.

Depuis les années 60, il en est ainsi dans la jeunesse occidentale. C'est ce qui permet sans doute d'expliquer les conduites à risque, les diverses initiations, et les voyages erratiques contemporains. Toutes ces pratiques signifient la nécessité d'une rupture avec la famille, avec le système social, pour faire reconnaître la nécessité d'une place ou d'un statut social spécifique.

Or, le voyage en Orient, ou l'espace mystique privilégié de l'Inde, "la route" héritée des années 60, sont devenus des sortes d'espaces hors du temps de la modernité, un "espace transitionnel, une aire intermédiaire où l'aire de jeu du petit enfant peut à nouveau s'exprimer" (Winnicott 1989), et où l'adolescent pourra s'initier, apprivoiser sa personnalité naissante. Voyager à travers son propre imaginaire, être un "psychaunote" selon l'expression du poète Ernst Jünger (1973).

3. Sources et destinations

Ce voyage hippie s'inscrit dans la continuité du voyage *beatnik*, *On the Road* de Jack Kerouac devenant un livre-culte (Kerouac 1957), et sera emblématisé par le célèbre film *Easy Rider*. Mais, alors que le voyage *beatnik* était majoritairement circonscrit sur le territoire américain, avec une extension éventuelle au Mexique, le voyage hippie, s'il s'exerce encore volontiers sur le continent nord-américain comme celui des Merry Pranksters (Pranksters 1968) et sur les chemins mexicains des drogues, se donne aussi pour but d'ouvrir de très vastes nouveaux horizons.

Le voyage en Orient, en Afghanistan et en Inde, et plus marginalement au Maroc, devient un rite initiatique de première importance dans la culture hippie, comme le voyage vers des Orient mythiques. Ce faisant, il retrouve un sens qui renvoie au XIX^e siècle et aux romantiques, également adeptes de voyages et de psychotropes, et de voyages sous psychotropes. Pour les romantiques aussi, le voyage en Orient est un rite obligé, un "passage" obligatoire de l'expérience sensible, un parcours jusqu'au centre de soi-même où il s'agit de découvrir sa "part orientale" et la clé perdue d'une compréhension de la culture occidentale. Le voyage est alors la métaphore d'un parcours initiatique, schème commun à nombre de traditions, qui suppose l'idée de paradis et de quête, et décrit une forme de cheminement, une succession de passages ritualisés d'un état à l'autre.

D'une manière plus générale, le voyage hippie retrouve, pour le moins, une aspiration qui remonte donc au romantisme et resurgit au début du XX^e siècle. À l'appel de l'Inde avaient alors répondu des individus isolés aussi différents qu'Alaister Crowley, Alexandra David-Neel, Georges I. Gurdjieff, Hermann Hesse ou Hermann von Keyserling, avant que, sous l'impulsion de leaders tels que Allen Ginsberg ou Timothy Leary, ou avec pour modèle le voyage des Beatles au Cachemire, ce ne soit toute une frange de la jeunesse occidentale qui, dans les années 60 et 70, prenne la "route des Indes", en stop ou en bus. Les hippies vont y chercher, certes, les paradis artificiels de la drogue qu'ils estiment partie intégrante de la culture orientale, mais aussi la spiritualité que ces paradis permettent et qu'il importe à l'Occident d'intégrer pour équilibrer son matérialisme.

Les vêtements rapportés d'Orient deviennent rapidement des pièces indispensables d'une mode hippie. Celle-ci, reprise par certains couturiers, s'impose bien vite comme une mode à part entière. Ce serait une erreur de voir là qu'un effet superficiel et non l'expression d'un choc en profondeur, car pour rentrer dans les croyances et les mœurs d'un peuple ou d'une civilisation à laquelle on emprunte déjà les usages de consommation de kif ou de haschisch, il convient sans doute de rentrer tout d'abord dans ses vêtements (Monneyron 2001).

4. L'Inde mythique

Parmi les destinations de ce voyage initiatique, l'Inde occupe une place éminemment privilégiée et constitue un modèle paradigmatique. Car il ne fait pas de doute que les hippies ont “trouvé en Inde un Eden adapté à [leurs] idées. Le retour au paradis perdu” (Airault 2002, p. 142) ou, en tout cas, ce paradis qu'ils voulaient établir immédiatement pour eux.

L'Inde représente depuis toujours, aux yeux des Occidentaux, ce “pays mythique” où ils situent leurs rêves et leurs pires cauchemars : l'Inde stimule l'imaginaire occidental. Chaque rencontre et chaque époque furent propices à loger là les fantasmes occidentaux de l'ailleurs. L'Inde reste le pays mystérieux de Dionysos pour les Grecs, celui des Rois mages pour les chrétiens, puis des pierres précieuses et des épices pour les corsaires et les aventuriers...

L'Inde, et ses *sadhous* se baignant aux sources du Gange, agit comme un “bain originel” aux sources de l'humanité (Bruckner 1985), et provoque sur les Occidentaux une sorte d'envoûtement, la révélation d'une parenté viscérale. L'Inde permet d'atteindre l'état du “renonçant”, *saddhou* ou *sanyasin*, comme un “individu-hors-du-monde”, qui a (théoriquement) atteint cet état d'extase cosmique et renonce à la vie profane et sociale, état qui s'oppose irrémédiablement à l'individu moderne, un “individu-dans-le-monde” (Dumont 1983, p. 35).

À l'image des Indiens et de l'attachement profond pour leur propre culture, les Occidentaux initiés appellent rapidement et désormais ce pays *Mother India*, celle qui peut tout vous donner et tout vous reprendre, le pays où l'on peut renaître à soi-même, et où tout semble possible (Airault, *op. cit.*, p. 139). L'Inde foisonne d'éléments cosmiques et mystiques, comme ces ruines de la cité antique de Vijayanagar, perdues dans le Karnataka, à Hampi : trente-trois kilomètres carrés de rochers de granite ocre, dans le vert des champs de canne à sucre, capitale d'un des derniers empires hindous qui s'effondra au XVI^e siècle, avec un temple en hommage à Hanuman, le dieu singe.

Les hippies ont trouvé, sur les bords de la rivière Tungabhadra, des centaines de petits temples abritant chacun un *linguam* de pierre — symbole phallique du dieu Shiva — et s'y sont installés au début des années 70.

L'Inde fournit également des refuges spirituels et des réponses à leurs questions métaphysiques, avec ses ashrams, notamment celui fondé par le père Amand sur la plage de Vagator à Goa, où ils furent nombreux à se réfugier. La pensée hindoue manifeste donc quelques similitudes avec la philosophie hippie, et l'Inde apparaît comme le lieu où devient possible cette fusion dans le grand Tout. L'expérience des hallucinogènes en général et du LSD en particulier, permettent cette même expérience mystique du sentiment océanique.

Ainsi, le voyage vers l'Inde, depuis l'Europe à travers le Moyen-Orient et l'Orient, ou en Inde même, vers le Népal et Katmandou, contient comme un résumé des valeurs fondamentales de l'imaginaire hippie: la route, le refus des frontières et l'enchantement des sens dans un certain dénuement matériel.

5. Voyages et drogues psychédéliques

Sans doute l'Inde accueille-t-elle encore aujourd'hui des toxicomanes du monde entier. Mais “pour le hippie, l'usage de cannabis et des hallucinogènes reste un moyen conscient et maîtrisé [...] la drogue n'est pas indispensable, elle est pour certains un moyen de connaissance psychédélique unique, pour d'autres le moyen d'abolir l'agressivité innée considérée comme une entrave à une civilisation harmonieuse”³. Il en va tout autrement pour le toxicomane actuel pour lequel l'Inde n'est rien d'autre que le cadre exotique dans lequel s'exerce sa dépendance. L'Inde peut devenir elle-même une drogue. “*L'Inde est toxicogène*”, remarque Régis Airault, elle agit comme une véritable drogue, entraînant dépendance psychique et physique. “Lui

3. H. Loo, « Toxicomanies actuelles » in *Toxicomanies*, 1983, cité par R. Airault, *op. cit.*

aimait l'Inde, elle l'avait intoxiqué », lit-on dans *Parias* de Pascal Bruckner. “ Il existe en effet de nombreuses analogies entre le produit Inde et le produit toxique ” (Airault, *op. cit.*, p. 201). Les deux expériences sensibles aboutissent au même “sentiment océanique”, l'immersion dans un univers liquide sans discontinuités.

6. Voyage et tourisme

Si le vagabondage indien d'un nombre important de jeunes Occidentaux peut maintenant apparaître comme la version désacralisée du voyage initiatique des années 60, c'est un voyage plus organisé qui en est aussi l'héritier. Le tourisme de masse se dirige désormais vers les lieux du pèlerinage hippie. L'Inde est, en effet, une destination touristique en constante augmentation. En trente ans, le nombre de touristes en Inde s'est considérablement accru : si, dans les années 70, il s'agissait de dix mille personnes (jeunes pour la plupart), leur chiffre monte à quatre cent mille en 1984, et à plus de deux millions en 1999.

Le voyage hippie des années 60 et 70 apparaît aujourd'hui comme le précurseur de bien des formes du tourisme moderne. Contemporain de l'avènement du tourisme de masse suscité par le développement des transports internationaux, il l'a certes dénoncé avec force, retrouvant l'opposition qui, depuis le XIXe siècle déjà, traverse le champ du voyage occidental entre voyageur et touriste (Urbain 1993). Il a, par suite, repoussé tout ce qui pouvait le rappeler, du grégarisme propre à la définition du touriste, à ses accessoires les plus visibles, comme ces appendices indispensables que sont l'appareil photographique ou le guide touristique, en passant par ses modes d'alimentation, de déplacement et de socialité. Il n'en a pas moins fourni un moule aux voyages actuels.

Certes, il ne s'agit plus de la même façon de voyager et toute dimension initiatique a disparu, mais les destinations sont restées les mêmes. L'Inde est une mesure presque idéale de cette dérivation.

7. Tourisme de masse

Dans le tourisme de masse qui, avec ses charters et ses séjours planifiés, déferle sur l'Inde, c'est toute une philosophie du voyage qui s'est inversée.

Etre sur la route pour les hippies, c'était subordonner le but au voyage lui-même ; la destination comptait moins que le déplacement ; c'était le trajet en bus ou en stop depuis l'Europe, et en Inde dans des trains surchargés, qui constituait l'essentiel de l'épreuve initiatique. Or, dans ce tourisme de masse qui a fait de l'Inde une de ses destinations privilégiées, il en va désormais tout autrement.

Dorénavant, avec l'avion⁴, “on parvient au but sans avoir fait l'expérience du voyage” (Boorstin 1963, p. 172), la distance est annulée et, avec cette annulation, le temps nécessaire à l'expérience intérieure se trouve aboli. Dans un voyage où l'on ne reste guère plus d'une semaine sur le lieu de destination, parfois sans avoir côtoyé le moindre indigène, c'est aussi l'espace qui se trouve, sinon complètement anéanti, du moins singulièrement réduit. Plutôt que de se révéler au terme d'une expérience proprement mystique, l'Inde se livre certes immédiatement mais étroitement, superficiellement, désormais destination comme une autre.

Une telle banalisation du monde, au demeurant, est le grand reproche que le voyageur, hippie ou non, a coutume de faire, depuis Victor Segalen au moins, au touriste (Segalen 1985).

4. Quand bien même celui qui souhaiterait aller en Inde aurait quelque velléité à s'y rendre par la route ou le rail, depuis la fin des années 70, les circonstances politiques, la révolution islamique en Iran et les guerres d'Afghanistan, ont rendu son projet pratiquement irréalisable.

La presqu'île de Goa est plus particulièrement illustratrice de ce dédoublement du voyage: vagabondage toxicomane et tourisme de masse. Située à six cents kilomètres au sud de Bombay, elle est restée la base d'une colonie d'Occidentaux, que les Indiens continuent d'appeler "hippies" depuis les années 60, où se tiennent de nombreuses fêtes techno et la *transe Goa* (Airault, *op. cit.*, p. 139). Certes, la presqu'île ressemble toujours au paradis, avec ses plages de sable fin bordées de cocotiers. Mais, après le passage de ces "routards", elle est devenue une des destinations obligées du tourisme de masse, les charters y déversant des flots de voyageurs qui n'y restent qu'une semaine.

Elargi à d'autres destinations, c'est à nouveau à un double héritage du voyage hippie que le tourisme moderne est redevable. Ce qu'ont établi les hippies, c'est en effet et presque paradoxalement, à la fois, le voyage bon marché et quelques destinations de luxe.

Les hippies ouvraient par leurs pérégrinations sur les routes du monde des horizons nouveaux à une frange importante d'une jeunesse occidentale encore largement sédentaire. Mais, de plus, leur mode de voyage par stop, par bus ou par train, dans des pays où le coût de la vie était souvent infiniment moindre qu'en Europe ou aux États-Unis, rendait les voyages lointains soudain accessibles, et aussi plus excitants, à une population bien plus large que l'élite fortunée à laquelle ils étaient censés être réservés jusqu'alors.

Aussi, dans le sillage des hippies, et profitant du rapide développement des transports aériens, des agences de voyage ont eu tôt fait de proposer, pour leurs jeunes clients, souvent étudiants ou cadres, réticents malgré tout à voyager par terre ou limités par le temps, des vols à prix relativement modestes. Ce fut d'abord le développement des charters, puis des vols et séjours combinés, jusqu'à ce que se développent plus récemment les compagnies aériennes *low cost*, dernières héritières, par air donc et non plus par terre, du voyage *low cost* des hippies.

Bien des voyagistes ou des compagnies aériennes aujourd'hui fort connus sont nés à cette époque du voyage hippie, soit directement comme "Nouvelles Frontières" en France, soit indirectement comme "Virgin" en Angleterre, tout d'abord disquaire *discount* avant que son directeur, Richard Branson, n'élargisse ses activités et ne crée une flotte aérienne.

Parmi les différentes formes possibles de tourisms répertoriées par N. Graburn en 1977 (p. 27) le tourisme écologique, que suscite l'attrait des terres vierges ou des réserves naturelles, s'est aujourd'hui largement développé sous une forme plus intimiste et sous l'appellation d'écotourisme. Et il n'est pas douteux que ce développement procède lui aussi directement de l'ère hippie et de ses intérêts pour la nature encore inviolée, la préservation de l'environnement et la symbiose de l'homme avec les éléments naturels.

Cela nous amène à souligner sur ce qui est, sans doute, en matière de socialité contemporaine, l'héritage le plus manifeste du voyage hippie et que d'aucuns jugeront le plus positif: l'écologie.

Enfin, toutes ces destinations, qui n'échappent pas, certes, au tourisme de masse, sont aussi devenues aujourd'hui des destinations de luxe, l'élection géographique hippie se transformant en élitisme financier. À Goa, Marrakech ou Phuket se côtoient, en effet, hôtels relativement bon marché, sélectionnés par les *tours* occidentaux pour des touristes sans cesse plus nombreux, et hôtels de luxe proposant à une clientèle plus ciblée un conjugué de confort et d'exotisme.

L'hôtel de la "Mamounia", à Marrakech, était fréquenté dès les années 60 et 70 par quelques leaders musicaux du mouvement hippie, et il apparaît comme exemplaire de cet itinéraire. Carmel et Laguna Beach, sur la côte californienne, sont devenus pour leur part des cités où la concentration de millionnaires et de résidences luxueuses est parmi les plus hautes des États-Unis. Tandis qu'Ibiza, destination estivale privilégiée de toute l'Europe "branchée" est, en outre, un haut lieu de la *jet set* internationale.

Sans doute cette évolution était-elle inscrite dès le début, dans une philosophie hippie qui prônait tout à la fois une relative pureté et pauvreté, le détachement des objets de

consommation courante, et le rapprochement mystique avec la Nature, et avec les autres cultures. Cette philosophie qui rejoint aujourd'hui les définitions du luxe sur bien des points, luxe de l'oisiveté, luxe de la volupté, luxe de la Nature vierge, luxe du voyage..., a en outre proliféré en bien des domaines et s'est parfois retournée en son contraire. Ne serait-ce déjà que car cette rapide description du voyage de noces des hippies avec le monde ne saurait se passer malgré tout d'une deuxième description, celle du voyage retour, de la face sombre du voyage aux enfers, bien repérée par le cinéma notamment avec *Midnight express*⁵. Et si plusieurs générations de voyageurs se sont succédé depuis la fin du XX^e siècle, elles arborent différentes philosophies du voyage, parfois profondément antagonistes, oscillant entre la conquête et l'immersion. "Les dieux et les héros "fils", Hermès, Héraklès, et même notre Gargantua avec son "rude charriot" sont de grands voyageurs" rappelait Gilbert Durand (1984).

Bionota:

Frédéric Monneyron est docteur d'État en science politique (Université Montpellier I) et docteur d'État des lettres et sciences humaines (Sorbonne Paris IV). Professeur des Universités, enseigne littérature générales et comparée et sociologie de la mode à l'Université de Perpignan-Via Domitia. Il est également professeur invité dans plusieurs universités américaines et européennes, et expert auprès de la Commission Européenne à Bruxelles.

Martine Xiberras est Docteur en Anthropologie sociale et culturelle, diplômée de l'Université Paris Descartes Sorbonne. Professeur des Universités en Sociologie à l'Université Paul-Valéry – Montpellier III où elle est membre du LEIRIS Laboratoire d'études Interdisciplinaires sur le Réel et les Imaginaires sociaux.

Recapito degli autori:

frederickmonneyron@gmail.com

martine.xiberras@uni-montp3.fr

Références bibliographiques:

- Airault R. 2002, *Fous de l'Inde. Délires d'Occidentaux et sentiment océanique*, Petit Bibliothèque Payot, Paris.
- Bachelard G. 1990, *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Librairie José Corti, Paris.
- Boorstin D. J. 1963, "Du voyageur au touriste" in *L'Image ou ce qu'il advint du rêve américain*, Julliard, Paris, cité par J.-D. Urbain, *L'Idiot du voyage*.
- Bruckner P. 1985, *Parias*, Seuil, Paris.
- Coyotte P. 1998, *Sleeping where I Fall, a Chronicle*, Counterpoint Press, Washington D.C.
- Dumont L. 1983, *Essai sur l'individualisme, une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Seuil, Paris.
- Durand G. 1984, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris.
- Graburn N. 1977, "Tourism: The Sacred Journey", in V.L. Smith, *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, University of Pennsylvania Press.
- Jünger E. 1973, *Approches, drogues et ivresse*, Gallimard-Idees, Paris.
- Kerouac J. 1957, *On the Road*, The Viking Press, New York.
- Leary T. 1979, *La Politique de l'extase (The Politics of Ecstasy)*, Fayard, Paris; "Turn in, tune in, drop out", in T. Leary, *Mémoires acides*.

⁵ *Midnight express*, film de Alan Parker de 1978, drame britannique avec Brad Davis, Irene Miracle, Bo Hopkins.

- Loo H. 1983, “Toxicomanies actuelles” in *Toxicomanies*, 1983, in R. Airault, 2002, *Fous de l’Inde. Délires d’Occidentaux et sentiment océanique*, Petit Bibliothèque Payot, Paris.
- Monneyron F. 2001, *La Frivolité essentielle. Du vêtement et de la mode*, PUF, Paris.
- Rubin J. 1971, *Do it*, Seuil, Paris.
- Segalen V. 1985, *Essais sur l’exotisme*, Le Livre de poche, Paris.
- Urbain J-D. 1993, *L’Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot, Paris.
- Winnicott D. 1989, “ Objets transitionnels et phénomènes transitionnels ”, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris.
- Wolfe T. 1968, *The Electric Kool-Aid Acid Test*, Farrar, Straus and Giroux, New York.